



ROBIN
HOBB

L'Assassin du roi

L'ASSASSIN ROYAL

II

Pygmalion

L'ASSASSIN
DU ROI

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)
Racines (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

L'Apprenti assassin (t. 1)
L'Assassin du roi (t. 2)
La Nef du crépuscule (t. 3)
Le Poison de la vengeance (t. 4)
La Voie magique (t. 5)
La Reine solitaire (t. 6)
Le Prophète blanc (t. 7)
La Secte maudite (t. 8)
Les Secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le Dragon des glaces (t. 11)
L'Homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le Vaisseau magique (t. 1)
Le Navire aux esclaves (t. 2)
La Conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'Éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***.

Titre original :
ROYAL ASSASSIN *

© 1996 by Robin Hobb

© 1999 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris pour l'édition en langue française
ISBN 978-2-7564-0614-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ROBIN HOBB

L'ASSASSIN DU ROI

L'Assassin Royal **

roman

Traduit de l'anglais par
A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

A Ryan

PROLOGUE

RÊVES ET RÉVEILS

Pourquoi nous est-il interdit de rédiger une étude détaillée des différentes magies ? Peut-être parce que nous craignons qu'un tel savoir ne tombe entre des mains incompétentes ; et, de fait, il existe depuis toujours un système d'apprentissage destiné à garantir la transmission d'une connaissance approfondie de la magie aux seuls individus formés et jugés dignes de la recevoir. Cependant, aussi louable que paraisse cette démarche visant à nous préserver des pratiques inhabiles de la tradition secrète, elle omet un élément essentiel : le fait que la disposition à la magie ne procède pas de sa connaissance. Le talent pour tel ou tel type de magie est inné, il ne s'acquiert pas. Par exemple, le don pour la magie connue sous le nom d'Art a une relation étroite avec la lignée royale des Loirvoyant, bien qu'on puisse le trouver à l'état « sauvage » chez des gens dont les ancêtres sont issus à la fois des tribus de l'Intérieur et des populations outréliennes. Une personne exercée à l'Art peut entrer en contact avec l'esprit d'une autre, sans considération de distance, et savoir ce qu'elle pense ; puissamment douée, elle peut influencer cette personne ou converser avec elle. L'Art est, on le voit, un instrument des plus utiles pour la conduite d'une bataille ou la collecte de renseignements.

La tradition parle d'une magie plus archaïque, et fort méprisée aujourd'hui, nommée le Vif. Comme ceux qui possèdent ce talent renâclent à l'avouer, on prête en général cette pratique aux habitants de la vallée voisine ou aux gens qui vivent derrière un lointain coteau. Pour ma part, je la soupçonne d'avoir été autrefois la magie naturelle des chasseurs, par opposition aux paysans, la magie de ceux qui se sentaient une affinité avec

L'ASSASSIN DU ROI

les animaux des bois. Le Vif, dit-on, donnait la capacité de parler le langage des bêtes, mais on ajoute que ceux qui pratiquaient le Vif trop longtemps ou trop intensément finissaient par se transformer en la bête à laquelle ils s'étaient liés ; toutefois, ce n'est peut-être là que légende.

Il existe également les magies des Haies, appellation dont je n'ai jamais réussi à déterminer l'origine ; certaines d'entre elles sont authentiques, mais d'autres restent suspectes, et elles regroupent la chiromancie, le déchiffrement de l'eau, l'interprétation des reflets des cristaux et toute une batterie d'autres pratiques qui cherchent à prédire l'avenir. Enfin, dans une catégorie sans intitulé se trouvent les magies à effets physiques, tels qu'invisibilité, lévitation, animation ou vitalisation d'objets ; ce sont les magies des anciennes légendes, depuis la Chaise volante du fils de la veuve jusqu'à la Nappe magique du vent du nord. A ma connaissance, nul ne revendique la pratique de ces arts : ils ne sont apparemment que matière de légendes, attribués à des temps ou des lieux reculés, à des êtres fabuleux ou de réputation quasi mythique, dragons, géants, Anciens, Autres, becqueteux, etc.

★

Je m'interromps pour nettoyer ma plume ; sur ce mauvais papier, le tracé de mes lettres vague de la patte-de-mouche à la bavure informe, mais je me refuse pour l'instant à coucher mes mots sur du parchemin de qualité : je ne suis pas certain de devoir les écrire. Les écrire pour quoi ? Telle est la question que je me pose. Ce savoir ne se transmettra-t-il pas de toute façon de bouche à oreille à ceux qui en sont dignes ? Peut-être ; mais ce n'est pas sûr. Cette connaissance que nous tenons aujourd'hui pour évidente, il se peut que nos descendants n'y voient un jour que prodige et mystère.

Les bibliothèques renferment peu d'écrits sur la magie et je m'efforce laborieusement de suivre un fil précis au milieu d'un tissu de renseignements qui forme un véritable habit d'Arlequin ; je trouve des références diffuses, des allusions imprécises, mais guère plus. Je les ai compilées au cours de ces dernières années et engrangées dans ma mémoire, avec l'idée de les coucher un jour par écrit, et j'ai maintenant décidé de noter ce que m'ont appris et mes recherches et mes expériences propres, dans l'espoir, peut-être, de fournir des réponses à quelque malheureux de l'avenir qui, à mon instar, se trouvera malmené par la présence de magies conflictuelles en lui.

Mais lorsque je m'apprête à m'y atteler, j'hésite : qui suis-je pour me dresser contre la sagesse de mes prédécesseurs ? Dois-je exposer

RÊVES ET RÉVEILS

en toutes lettres les méthodes par lesquelles celui ou celle qui possède le Vif peut accroître la portée de son don ou se lier à un animal ? Dois-je décrire par le menu la formation qu'il faut subir avant d'être reconnu artiseur ? Les sorcelleries et les magies des Haies qu'évoquent les traditions ne m'ont jamais concerné : ai-je le droit d'exhumer leurs secrets pour les épingle sur le papier comme autant de papillons ou de feuilles récoltés à fin d'étude ?

J'essaie d'imaginer à quoi pourrait être employé un tel savoir s'il était injustement acquis, et cela m'amène à réfléchir sur ce que j'ai gagné à le détenir. Le pouvoir, la fortune, l'amour d'une femme ? Je souris : ni l'Art ni le Vif ne m'ont valu l'un ou l'autre ; et, s'ils m'y ont donné accès, je n'ai pas eu le bon sens ni l'ambition de profiter de l'occasion.

Le pouvoir ? Je ne crois pas l'avoir désiré pour lui-même ; pourtant, j'y ai aspiré parfois, lorsqu'on m'a piétiné ou que j'ai vu des proches souffrir sous la botte de ceux qui abusaient de leur autorité. La fortune ? Je n'y ai jamais vraiment songé ; de l'instant où j'ai prêté serment de fidélité au roi Subtil, il a toujours veillé à ce que moi, son bâtard de petit-fils, je ne manque jamais de rien. Je mangeais à ma faim, j'avais droit à une éducation dont je me serais bien passé parfois, à des vêtements, certains tout simples, d'autres d'une élégance exaspérante, et, assez souvent, à quelque pièce d'argent que je dépensais à ma guise. Grandir dans la forteresse de Castelcerf, c'était jouir d'une fortune suffisante, et supérieure à celle de la plupart des enfants de Bourg-de-Castelcerf. L'amour ? Bah ! Suie, ma jument, m'aimait bien, à sa façon placide ; j'eus un moment la fidélité inébranlable d'un chien de chasse nommé Fouineux, et ce fut sa perte ; un chiot terrier me donna la plus ardente des affections, et cela le mena lui aussi à la mort. Mon cœur se serre à l'idée du prix qu'ils ont payé de leur plein gré pour m'avoir aimé.

Toujours, j'ai connu la solitude de l'enfant élevé au milieu des intrigues et des secrets étouffants, de l'adolescent qui ne peut s'épancher complètement auprès de personne : ainsi Geairepu, le scribe de la cour qui me complimentait de ma graphie précise et de l'excellent encrage de mes illustrations, impossible de lui dire qu'étant déjà l'apprenti de l'assassin royal je ne pouvais m'engager dans le métier des lettres ; de même, je ne pouvais raconter à Umbre, mon professeur en diplomatie du poignard, les brutalités et les humiliations que m'avait fait subir Galen, le maître d'Art, quand j'avais essayé d'apprendre ses techniques ; et je n'osais m'ouvrir à

L'ASSASSIN DU ROI

personne de ma disposition de plus en plus prononcée pour le Vif, la magie animale des temps anciens, tenue pour une perversion et une tare chez qui l'employait.

Même à Molly, je n'en parlais pas.

Molly était pour moi un havre de paix, trésor inestimable à mes yeux. Elle n'avait strictement aucun rapport avec mon existence quotidienne, et cela ne tenait pas uniquement au fait qu'elle fût femme, bien qu'en soi cela fût déjà un grand mystère pour moi : j'avais grandi presque exclusivement au milieu d'hommes, privé non seulement de mes père et mère naturels, mais aussi de parents au sens plus large qui acceptent franchement de me reconnaître. Enfant, j'avais été confié à Burrich, maître d'écurie bourru qui avait autrefois été le bras droit de mon père, et les palefreniers et les gardes avaient été mes compagnons de tous les jours. Comme aujourd'hui, il y avait des femmes parmi les gardes, mais elles étaient alors moins nombreuses et, tout comme leurs camarades masculins, elles avaient des devoirs et, leur service achevé, une vie de famille personnelle. Je n'avais aucun droit sur leur temps. Je n'avais ni mère, ni sœur, ni tante, personne pour me donner cette tendresse particulière qu'on ne prête qu'aux femmes.

Personne que Molly.

Agée d'à peine un an ou deux de plus que moi, elle grandissait comme une pousse verte perçue à l'air libre entre deux pavés ; ni l'ivrognerie chronique et la brutalité fréquente de son père, ni les corvées quotidiennes d'une enfant qui s'efforce de maintenir un semblant de vie de famille et de faire tourner une boutique, rien n'avait réussi à la broyer. La première fois que je l'avais vue, elle était aussi sauvage et farouche qu'un renardeau ; les gosses de la rue l'appelaient Molly Brise-Pif. Elle portait souvent les marques des coups que lui donnait son père, mais elle persévérait à s'occuper de lui malgré sa cruauté. Cela, je ne l'ai jamais compris. Il lui bafouillait des reproches alors même qu'elle le ramenait chez lui et le mettait au lit après une de ses bordées ; et, à son réveil, loin de manifester le moindre remords de son intempérance et de ses méchantes paroles, il n'avait que des critiques à la bouche : pourquoi la chandellerie n'avait-elle pas été balayée, des roseaux frais répandus sur le sol ? Pourquoi Molly n'avait-elle pas visité les ruches alors qu'il ne restait presque plus de miel à vendre ? Pourquoi avait-elle laissé le feu s'éteindre sous la marmite de suif ? Je fus le témoin muet de ce genre de scène plus souvent que je n'aime à me le rappeler.

RÊVES ET RÉVEILS

Mais, en dépit de tout, Molly grandissait. Et, soudain, un certain été, elle s'épanouit et devint une jeune femme qui me laissa bouche bée devant son assurance et ses charmes ; de son côté, elle semblait tout à fait inconsciente du pouvoir qu'avait son regard à transformer ma langue en vieux cuir dans ma bouche. Les magies que je possédais, l'Art comme le Vif, étaient inefficaces contre le contact accidentel de sa main avec la mienne et ne me protégeaient nullement de l'embarras où me plongeait son sourire ensorceleur.

Comment décrire le mouvement de ses cheveux dans le vent, la façon dont ses yeux passaient de l'ambre profond au brun somptueux selon son humeur et la couleur de sa robe ? Que j'aperçoive sa jupe écarlate et son châle rouge dans la foule du marché et plus personne n'existait qu'elle. C'est là une magie dont je puis témoigner et, bien que je puisse en noter les effets dans mon catalogue, nul autre que Molly ne savait la manier avec autant de talent.

Comment lui fis-je ma cour ? Avec la galanterie maladroite d'un adolescent, en la dévorant des yeux comme un ahuri planté devant un jongleur qui fait tourner des assiettes. Elle comprit que je l'aimais avant même que j'en eusse conscience moi-même, et elle me permit de la courtiser, alors que j'étais plus jeune qu'elle, que je ne venais pas de la ville et que, pour ce qu'elle en savait, je n'avais guère de perspectives d'avenir : elle me croyait coursier du scribe et palefrenier à mes heures perdues, bref, serviteur à la forteresse. Jamais elle ne soupçonna que j'étais le Bâtard, ce fils illégitime qui avait éjecté le prince Chevalerie de sa place dans la ligne de succession. C'était déjà en soi un lourd secret ; à fortiori ne sut-elle jamais rien de mes pratiques magiques ni de mon autre métier.

C'est peut-être ce qui me permit de l'aimer.

C'est en tout cas ce qui me la fit perdre.

Je me laissais trop accaparer par les détours, les échecs et les douleurs de mon autre existence : je devais apprendre des magies, résoudre des mystères, tuer des hommes, survivre aux intrigues, et, pris dans ce tourbillon, il ne me vint jamais à l'esprit de me tourner vers Molly pour trouver cette mesure d'espoir et de compréhension qui m'échappait partout ailleurs. Elle était à l'écart de ces choses, elle n'en était pas souillée, et je la préservais soigneusement de leur contact. Je n'essayai jamais de l'attirer dans mon univers ; au contraire, c'est moi qui allais la retrouver dans le sien, dans le port de pêche et d'embarquement où elle tenait une boutique de chandelles et de miel, faisait ses commissions au marché et, parfois, se prome-

L'ASSASSIN DU ROI

nait sur les plages en ma compagnie. Pour moi, il suffisait qu'elle existe et que je puisse l'aimer ; je n'osais même pas espérer qu'elle partageât mon sentiment.

Il y eut une époque où mon apprentissage de l'Art me plongea dans une si grande détresse que je crus ne pas y survivre : incapable de me pardonner mon incompetence, je n'imaginai pas que d'autres puissent relativiser mon échec et je m'enfermai dans une solitude revêche. De longues semaines passèrent sans que j'aie vu Molly ni même que je lui fasse savoir que je pensais à elle. Enfin, quand je n'eus plus personne vers qui me tourner, j'allai lui rendre visite. Trop tard : quand, en fin d'après-midi, les bras chargés de cadeaux, j'arrivai à la chandellerie Baume-d'Abeille, à Bourg-de-Castelcerf, je la vis qui sortait de la boutique. Accompagnée. Elle était avec Jade, un beau marin à la poitrine large qui arborait crânement une boucle d'oreille en or et l'assurance virile de ses quelques années de plus que moi. Invisible, vaincu, je reculai dans un coin et je les regardai s'éloigner serrés l'un contre l'autre. Je la laissai partir sans intervenir et, au cours des mois qui suivirent, je m'efforçai de me convaincre que mon cœur en avait fait autant. Que se serait-il passé, je me le demande, si je m'étais lancé sur leurs traces cet après-midi-là et si je l'avais suppliée de m'accorder un dernier mot ? Il est étrange de songer que tant d'événements aient pu dépendre de l'orgueil mal placé d'un adolescent et de son acceptation soumise de la défaite. J'écartai Molly de mes pensées et ne parlai d'elle à personne. Je repris le cours de ma vie.

Le roi Subtil me fit accompagner en tant qu'assassin une grande caravane dont les membres allaient assister à la promesse de mariage entre la princesse montagnarde Kettricken et le prince Vérité ; j'avais pour mission de tuer son frère aîné, le prince Rurisk, avec discrétion, naturellement, afin qu'elle demeure seule héritière du trône des Montagnes. Mais, à mon arrivée, je me trouvai pris dans une trame de mensonges et de faux-semblants tissée par mon plus jeune oncle, le prince Royal, qui espérait évincer Vérité de la ligne de succession et faire de la princesse son épouse ; quant à moi, j'étais le pion qu'il comptait sacrifier pour atteindre son but. Mais, tout pion que j'étais, je renversai les pièces de l'échiquier autour de lui, ce qui m'attira sa fureur et sa vengeance, mais me permit de conserver sa couronne et sa princesse à Vérité. Ce n'était pas, je crois, de l'héroïsme de ma part ni la volonté mesquine de contrecarrer un homme qui m'avait toujours rudoyé, toujours rabaissé : c'était le geste d'un adolescent

RÊVES ET RÉVEILS

qui devient adulte et qui agit comme il a juré de le faire des années plus tôt, bien avant de comprendre le prix d'un tel serment. Et ce prix, ce fut mon jeune corps plein de santé, dont la jouissance m'avait toujours semblé normale.

Convalescent dans le royaume des Montagnes, je gardai le lit longtemps après avoir déjoué le complot de Royal ; mais un matin enfin, à mon réveil, je crus avoir surmonté ma maladie. Burrich m'estima suffisamment remis pour entreprendre le long voyage de retour vers les Six-Duchés. La princesse Kettricken et sa suite étaient parties pour Castelcerf depuis des semaines, alors que le temps était encore clément ; mais désormais, les neiges de l'hiver recouvraient les sommets du royaume des Montagnes et, si nous ne quittions pas Jhaampe rapidement, nous serions forcés d'y attendre le printemps. Ce matin-là, je m'étais levé tôt et je finissais d'empaqueter mes affaires lorsque les premiers tremblements me prirent, ténus encore. Je les repoussai résolument, en les mettant sur le compte de mon estomac vide et de l'anticipation du voyage. J'enfilai les vêtements que Jonqui nous avait fournis pour la traversée des montagnes et des plaines qui leur succédaient : pour moi, une longue chemise rouge capitonnée de laine et des pantalons verts, rembourrés aussi, avec des broderies rouges à la taille et aux ourlets du bas. Les bottes étaient souples, presque informes tant que je ne les eus pas enfilées et lacées ; ont eût dit des sacs de cuir mou matelysés de laine fine et bordés de fourrure. Elles s'attachaient autour de la jambe à l'aide de longues bandes de cuir, tâche que mes doigts tremblants ne me facilitèrent pas. Jonqui les avait décrites comme parfaites pour la neige sèche des montagnes, mais nous avait recommandé de ne pas les exposer à l'humidité.

Il y avait un miroir dans ma chambre. Tout d'abord, mon reflet me fit sourire : même le fou du roi Subtil ne portait pas d'habits aussi gais. Mais, au-dessus de cette débauche de couleurs, mes yeux sombres paraissaient trop grands dans mon visage hâve et pâle, et mes cheveux clairsemés par la fièvre, noirs et hirsutes, se hérissaient comme le poil d'un chien en colère. La maladie m'avait ravagé. Mais je me consolai en me rappelant que je rentrais enfin chez moi et je me détournai du miroir. Tandis que j'emballais les quelques petits présents que j'avais prévu de rapporter à mes amis, les tremblements de mes mains ne cessèrent de s'accroître.

Une dernière fois, Burrich, Pognes et moi nous attablâmes autour du petit déjeuner en compagnie de Jonqui, et je la remerciai encore

L'ASSASSIN DU ROI

du mal qu'elle s'était donné pour me guérir. Je pris une cuiller pour manger mon gruau et ma main se crispa nerveusement. Je lâchai l'ustensile, le regardai tomber par terre et le suivis dans sa chute.

Je ne revois ensuite que les angles de la chambre envahis d'ombre. Je restai longtemps allongé, immobile, muet. L'esprit d'abord vide, je compris bientôt que j'avais fait une crise. Elle était passée ; j'avais à nouveau le contrôle de mon corps. Mais je n'en voulais plus : à quinze ans, à l'âge où l'on parvient à la fleur de sa force, je ne pouvais plus compter sur mes mains pour accomplir les tâches les plus simples. Mon corps était abîmé et je le rejetais violemment ; je me sentais une féroce envie de vengeance contre cette chair et ces os qui m'emprisonnaient et j'aurais voulu trouver un moyen d'exprimer ma déception rageuse. Pourquoi n'étais-je pas guéri ? Pourquoi ne pouvais-je guérir ?

« Il faut du temps, c'est tout. Comptez une demi-année à partir du moment de votre empoisonnement, puis jugez de votre état. » C'était Jonqui la guérisseuse ; elle était assise près de la cheminée, mais dans l'ombre, et je n'avais pas remarqué sa présence. Elle se leva lentement, comme si l'hiver rendait ses articulations douloureuses, et s'approcha de mon lit.

« Je ne veux pas vivre comme un vieillard. »

Elle fit la moue. « Un jour ou l'autre, vous y serez obligé. Je souhaite en tout cas que vous surviviez assez longtemps pour cela. Je suis vieille, mon frère le roi Eyod aussi, et cela ne nous paraît pas un si grand fardeau.

– Ça ne me dérangerait pas d'avoir un corps de vieillard si je l'avais acquis au cours des ans ; mais je ne peux pas continuer ainsi. »

Elle secoua la tête, l'air perplexe. « Bien sûr que si. Guérir peut être long et fastidieux parfois, mais dire que vous ne pouvez pas continuer ainsi... Je ne comprends pas. Cela provient peut-être d'une différence entre nos langues ? »

Je m'apprêtais à répondre, mais à cet instant Burrich entra. « Tu es réveillé ? Ça va mieux ? »

– Je suis réveillé et ça ne va pas mieux », grommelai-je. Moi-même, je me trouvai le ton d'un enfant boudeur. Burrich et Jonqui échangèrent un regard, puis la guérisseuse s'approcha de mon lit, me tapota l'épaule et sortit sans un mot. Ils faisaient tous deux montre d'une patience exaspérante et ma fureur impuissante s'enfla comme la marée. « Pourquoi ne peux-tu pas me guérir ? » lançai-je à Burrich.

RÊVES ET RÉVEILS

Il parut déconcerté par l'accusation que contenait ma question. « Ce n'est pas si simple, dit-il.

— Pourquoi ça ? » Je me redressai contre l'oreiller. « Je t'ai vu guérir toutes sortes de maux chez les animaux, nausées, fractures, vers, gales et j'en passe ! Tu es maître d'écurie et je t'ai vu les traiter tous. Pourquoi ne me guéris-tu pas ?

— Tu n'es pas un chien, Fitz, répondit Burrich avec calme. Avec une bête, quand elle est gravement malade, c'est plus facile. J'ai parfois pris des mesures désespérées en me disant que si l'animal ne s'en tirait pas, au moins il ne souffrirait plus. Je ne peux pas agir ainsi avec toi ; tu n'es pas un animal.

— Ce n'est pas une réponse ! La moitié du temps, c'est toi que les gardes viennent consulter plutôt que le guérisseur. Tu as extrait une pointe de flèche à Den et, pour ça, tu lui as ouvert le bras sur toute la longueur ! Quand le guérisseur a dit que le pied de Grisboucan était trop infecté et qu'elle devait se le faire couper, elle est venue te trouver et tu le lui as sauvé ! Et le guérisseur n'arrêtait pas de répéter que le mal allait gagner, qu'elle allait mourir et que ce serait de ta faute ! »

Les lèvres pincées, Burrich contenait visiblement sa colère. Si j'avais été bien portant, je me serais méfié de son courroux, mais sa retenue à mon égard pendant ma convalescence m'avait rendu téméraire. Quand il répondit, ce fut d'une voix égale et maîtrisée. « C'étaient des interventions risquées, c'est vrai, mais ceux qui me les demandaient en connaissaient les risques. Et (il haussa le ton pour couper court à l'objection que j'allais émettre) elles n'avaient rien de compliqué ; les causes du mal étaient évidentes. Extraire la flèche du bras et nettoyer la blessure, appliquer un cataplasme pour aspirer l'infection hors du pied, c'était clair et net. Mais le mal dont tu souffres n'est pas si simple. Ni Jonqui ni moi ne savons exactement ce qui ne va pas chez toi. Est-ce que ce sont les séquelles des feuilles toxiques que Kettricken t'a fait manger alors qu'elle te croyait venu pour tuer son frère ? Les effets du vin empoisonné que Royal t'a fait boire ? Ou bien ceux de la rossée que tu as prise ensuite ? Ou encore de ta quasi-noyade ? Ou enfin, est-ce que tous ces éléments se sont combinés pour te mettre dans cet état ? Nous n'en savons rien et nous ignorons par conséquent comment te traiter. Nous sommes impuissants. »

Sa voix s'étrangla sur ces derniers mots et je perçus soudain le sentiment de frustration qui sous-tendait sa compassion envers moi.

L'ASSASSIN DU ROI

Il fit quelques pas dans la pièce, puis s'arrêta devant la cheminée, le regard perdu dans les flammes. « Nous en avons longuement discuté. Jonqui m'a appris bien des choses du savoir des Montagnes dont je n'avais jamais entendu parler, et moi je lui ai signalé les remèdes que je connais, mais nous avons tous deux convenu que le mieux à faire, c'était de te laisser du temps pour guérir. Apparemment, tu n'es pas en danger de mort ; alors, peut-être qu'avec le temps ton corps arrivera à éliminer les derniers restes de poison ou à réparer les dégâts qu'il a pu subir.

— Et peut-être aussi, fis-je d'un ton posé, que je vais rester dans cet état jusqu'à la fin de ma vie. Peut-être que le poison ou le passage à tabac m'ont détraqué quelque chose de façon définitive. Salaud de Royal ! Me bourrer de coups de pied alors que j'étais déjà saucissonné ! »

Burrich se figea comme s'il s'était soudain changé en bloc de glace. Puis il se laissa tomber dans le fauteuil, dans l'ombre de la cheminée. Sa voix avait des accents de défaite. « Oui. Tout cela est possible ; mais tu ne vois donc pas qu'on n'a pas le choix ? Je pourrais te traiter pour t'extirper le poison du corps, mais si tu as des lésions dont il n'est pas responsable, je ne ferais que t'affaiblir davantage et tu mettrais d'autant plus de temps à guérir. » Les yeux dans les flammes, il porta la main à sa tempe, où courait une ligne blanchâtre. Je n'avais pas été seul victime de la perfidie de Royal : Burrich lui-même était tout récemment rétabli d'un coup sur la tête dont tout autre que lui-même serait mort. Je savais qu'il avait souffert plusieurs jours durant de vertiges et de troubles de la vision ; autant qu'il m'en souvînt, il ne s'était jamais plaint. J'eus la décence de ressentir un peu de honte.

« Bon, alors, qu'est-ce que je fais ? »

Burrich sursauta comme si je l'avais tiré du sommeil. « Ce que tu as fait jusqu'à maintenant : manger, dormir, ne pas t'énerver. Et voir ce qui se passe. C'est si terrible ? »

Je négligeai sa question. « Et si ça ne s'améliore pas ? Si je reste comme ça, à trembler et à piquer des crises à n'importe quel moment ? »

Sa réponse fut lente à venir. « Accepte ton sort. Beaucoup de gens doivent s'arranger de bien pire. Toi, tu es en bon état la plupart du temps ; tu n'es pas aveugle, tu n'es pas paralysé, tu as encore toute ta tête. Cesse de te définir par ce que tu ne peux pas faire. Vois plutôt ce que tu n'as pas perdu.

RÊVES ET RÉVEILS

— Ce que je n'ai pas perdu ? Ce que je n'ai pas perdu ? » Ma colère s'éleva telle une volée d'oiseaux, comme elle animée par la panique. « Je suis infirme, Burrich ! Je ne peux pas retourner à Castelcerf dans cet état ! Je suis impuissant et pire qu'impuissant ! Un mouton qui tend la gorge au couteau du boucher ! Si je pouvais réduire Royal en purée, ça pourrait valoir la peine de revenir à Castelcerf ; mais non : je devrais m'asseoir à sa table et faire des politesses et des ronds de jambe à un homme qui a voulu détrôner Vérité et m'assassiner par-dessus le marché ! Je ne supporterai pas qu'il me voie trembler de faiblesse ou m'écrouler subitement, pris de convulsions ; je ne veux pas le voir sourire de ce qu'il m'a fait, je ne veux pas le voir savourer sa victoire. Et il essaiera de me tuer à nouveau, tu le sais comme moi ! Il a peut-être compris qu'il n'est pas de taille contre Vérité, il respectera peut-être le règne et l'épouse de son frère aîné, mais ça m'étonnerait que sa réserve s'étende jusqu'à moi. Il verra en moi un autre moyen de frapper Vérité et, quand il agira, qu'est-ce que je ferai, moi ? Assis au coin du feu comme un vieillard paralytique, je ne ferai rien. Rien ! Tout ce que j'aurai appris, le maniement des armes auprès de Hod, la calligraphie avec Geairepu, même ce que tu m'as enseigné sur la façon de soigner les bêtes, tout ça me sera inutile ! Je ne pourrai rien en faire ! Je suis redevenu un simple bâtard, Burrich ! Et quelqu'un m'a dit un jour qu'un bâtard royal ne restait en vie que dans la mesure où il était utile ! » Je hurlai presque ces derniers mots. Mais, malgré ma rage et mon désespoir, je me gardai d'évoquer *Umbre* et ma formation d'assassin ; pourtant, dans ce domaine aussi, je ne valais plus rien. Discrétion, dextérité, connaissance précise des façons de tuer d'une simple pression des doigts, dosage délicat des poisons, tout cela, mon corps tremblant m'en interdisait désormais l'usage.

Burrich m'écouta sans rien dire, puis, quand je fus à court d'haleine et de colère et que je restai haletant, mes mains traîtresses serrées l'une contre l'autre, il prit la parole d'une voix calme.

« Alors, nous ne retournons pas à Castelcerf, c'est ça ? »

Sa question me prit au dépourvu. « Nous ? »

— Par serment, ma vie est liée à l'homme qui porte ce clou d'oreille. C'est la conséquence d'une longue histoire que je te raconterai peut-être un jour. *Patience* n'avait pas le droit de te le donner ; je croyais qu'il avait accompagné le prince *Chevalerie* dans la tombe, mais *Patience* n'a dû y voir qu'un simple bijou qui appartenait à son

L'ASSASSIN DU ROI

mari et qu'elle pouvait garder ou offrir à volonté. Enfin, peu importe : c'est toi qui le portes aujourd'hui et, là où tu vas, je vais. »

Je portai la main à la babiole, une petite pierre bleue enserrée par une résille d'argent, et voulus l'enlever.

« Ne fais pas ça », dit Burrich ; il avait parlé d'une voix étouffée, plus grave que le grondement d'un chien, mais j'y perçus à la fois une menace et un ordre. Je laissai retomber ma main, incapable de l'interroger sur ce sujet ; pourtant, j'étais déconcerté de voir l'homme qui s'était occupé de moi depuis mon enfance me confier ainsi son avenir. Il attendait mes instructions, assis sans bouger près du feu. Je scrutai son visage, du moins ce que m'en laissait apercevoir la lueur dansante des flammes : autrefois, c'était à mes yeux un géant revêché, ténébreux et menaçant, mais aussi un féroce protecteur ; aujourd'hui, pour la première fois peut-être, je l'observais comme un homme. Les yeux et les cheveux sombres dominaient chez les descendants d'Outriliens, et en cela nous nous ressemblions ; mais il avait les yeux bruns et non noirs, et, sous l'effet du vent, ses joues prenaient au-dessus de sa barbe bouclée une teinte rouge qui trahissait un ancêtre plus clair de peau. Il boitait en marchant, surtout par temps froid, et c'était pour avoir un jour détourné un sanglier qui s'appêtait à tuer Vérité. Il était moins grand qu'il ne m'avait paru autrefois et, si je continuais à grandir, je le dépasserais sans doute avant la fin de l'année ; il n'était pas non plus musclé outre mesure, mais il avait un aspect trapu qui révélait un corps et un esprit toujours sur le qui-vive. Ce n'était pas sa taille qui lui avait valu la crainte et le respect de tous à Castelcerf, mais plutôt son caractère noir et sa ténacité ; une fois, alors que j'étais tout enfant, je lui avais demandé s'il avait déjà perdu un combat ; il venait de soumettre un jeune étalon rétif et s'occupait de le calmer dans son box. Burrich avait souri en découvrant des dents aussi blanches que celles d'un loup ; la sueur perlait à son front et ruisselait dans sa barbe. Par-dessus la cloison de la stalle, il m'avait répondu, le souffle encore court : « Si j'ai perdu un combat ? Le combat n'est fini que lorsque tu l'as gagné, Fitz. Le reste, tu peux l'oublier. Et peu importe l'avis du gars d'en face. Ou du cheval. »

Je me demandai si je représentais pour lui un combat à gagner. Il m'avait souvent dit que je constituais la dernière mission que lui avait confiée Chevalerie. Mon père avait renoncé au trône, mortifié par mon existence ; pourtant il m'avait remis à la garde de cet homme avec ordre de bien m'élever. Peut-être Burrich considérait-il qu'il n'avait pas encore rempli sa mission ?

TABLE

Prologue : Rêves et réveils	9
1. Vasebaie	27
2. Le retour	43
3. Retrouvailles	59
4. Dilemmes	83
5. Manœuvre	109
6. Les forgisés	135
7. Rencontres	145
8. La reine s'éveille	167
9. Gardes et liens	187
10. La mission du fou	207
11. Loups solitaires	225
12. Missions	245
13. Chasse	269
14. La fête de l'Hiver	289
15. Secrets	311

N° d'édition : N.01EUCN000250.N001
N° d'impression : 100601
Dépôt légal : février 1999

Imprimé en France